



SENSEI

H O M M A G E

TAIJI
KASE



« Quand j'ai été
français »

⇒ TEXTES : E. CHARLOT
👁 PHOTOS :
FAMILLE KASÉ

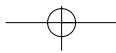
TAIJI KASE, LE « SENSEI » JAPONAIS DU KARATÉ FRANÇAIS, VIENT DE DISPARAÎTRE. FACE À CETTE TRISTE NOUVELLE, LES AMIS ET ÉLÈVES, GRANDS EXPERTS DU KARATÉ FRANÇAIS, N'ONT QU'UNE SEULE ATTITUDE : LE SILENCE DU RESPECT, QUI ACCOMPAGNE AU-DELÀ DE LA MORT.

« OFFICIEL KARATÉ MAGAZINE » SALUE LE MAÎTRE PAR CES QUELQUES LIGNES, EN FORME D'HOMMAGE.

Taiji KASE EN BREF

Né le 9 février 1929 au Japon, Taiji Kase pratique tout d'abord l'aïkido et le judo. Dans cette discipline, il devient 2^e dan en 1944, date à laquelle il débute le karaté avec Gichin Funakoshi et son fils, Yoshitaka. Passionné par cette étude, il s'y consacre exclusivement, abandonnant finalement le judo au grade de 3^e dan. À 16 ans, en 1945, il s'engage dans le corps des kamikazes de la Marine. La fin de la guerre, quelques mois plus tard, lui sauve la vie. Pendant ses études après la guerre, il devient capitaine de l'équipe de karaté de l'Université de Senshu. Entraîneur à l'université de Takushoku, il forme Enoeda, Shirai, Ochi. Il est l'un des plus forts piliers de la JKA, tout en gardant des contacts étroits avec les leaders de l'association Nihon Karate-do Shotokai, d'Egami et Hironishi, qui avaient été ses instructeurs. En 1964, il quitte le Japon pour aller enseigner en Afrique du Sud, puis en Hollande, en Belgique, en Italie, avant de s'installer définitivement en France. Son influence sur le karaté français, européen et même mondial, est essentielle. Instructeur majeur du Karaté Shotokan de la JKA, il a toujours eu, cependant, une forme de karaté personnel, qu'il appelait Shotokan Ryu Kase Ha (École Shotokan tendance Kase). Il enseigne cinq ans au Dojo de la Montagne Sainte-Geneviève, chez Henry Plée qui l'a invité à venir en France, puis au centre Daviel (Paris, 13^e) en 1972, puis pendant trois ans à partir de 1973 rue Daguerre (Paris, 14^e), salle ouverte de neuf heures du matin à dix heures du soir. En 1986, il ferme son dojo parisien et décide de voyager dans le monde entier pour enseigner son art. En 1999, il est frappé par un infarctus. Vingt jours plus tard, il est de nouveau sur le tapis. Affaibli depuis quelques mois par la maladie, il s'est éteint à l'hôpital de Clamart (Haut-de-Seine), le mercredi 24 novembre 2004.





Il découvre le karaté

SON ARRIVÉE À PARIS

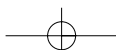
« Je suis allé chercher Taiji Kase à la gare de Lyon, car il venait d'Italie. Je l'attendais sur le quai et il m'a tout de suite reconnu, bien que l'on ne se soit croisé qu'une fois, au Japon. Je l'ai amené rue de la Montagne Sainte-Geneviève, dans le Dojo d'Henry Plée, qui l'avait invité. Comme j'avais été présenté comme l'instructeur et le leader de l'équipe du club, Taiji Kase, qui venait pourtant de faire un long voyage, m'a aussitôt demandé si je voulais m'entraîner. On est descendu au dojo et il m'a annoncé: "Jyu-kumite!". Et on a commencé sans échauffement, un combat qui a bien duré trois-quarts d'heure, dans lequel il m'a complètement surclassé. Ensuite, il a fait quelques commentaires: "Les jambes, ce n'est pas ça". Et pendant deux heures sans interruption, il m'a fait faire des techniques de jambe! C'était son premier séjour français, une prise de contact pendant laquelle j'ai bien perdu huit kilos. Il est venu s'installer en France et je suis devenu son premier élève. Une relation qui aura duré trente-cinq ans... » Par Jean-Pierre Lavorato (interview octobre 2003)

UN PORTRAIT

Taiji Kase, c'était d'abord une silhouette. Petite et large, le hara « puissant », elle exprimait d'emblée le mélange de force et de rondeur qui le caractérisait, lui et son karaté. Suivi comme un maître par des générations successives de combattants et d'experts, Taiji Kase était exigeant avec les autres comme il pouvait l'être avec lui-même, mais sans autoritarisme. Celui qui avait été dans sa jeunesse l'homme chargé de répondre aux défis lancés à la Japan Karaté Association n'avait pas besoin d'imposer sa volonté aux autres... Comme en d'autres temps, sa posture tranquille, sa stabilité maîtrisée imposaient un message net à l'entourage: Même dans la rue, il ne serait venu à l'idée de personne de le bousculer ou de l'agresser! Il aimait dire, en manière de boutade, qu'après avoir survécu à son engagement dans le corps des « kamikazes » de la marine japonaise, rien de ce que la vie lui proposait ne pouvait être négatif, qu'il n'avait plus de raisons d'être triste. Et il promenait ainsi sur l'existence un sourire particulier, fait de joie de vivre et d'expérience mêlés. Plus peut-être que son niveau exceptionnel en karaté, c'est la force de ce charisme qui faisait sentir à son interlocuteur la profondeur de son implication dans le budo et l'incitait à le suivre avec respect. Taiji Kase, un maître.

SON INFLUENCE

« En 1967, à mon arrivée en France, j'ai découvert le karaté français, et j'ai vu qu'il était très faible sur le plan technique. Les combats étaient confus, il n'y avait aucune netteté dans les gestes, les mouvements n'étaient pas compris ni maîtrisés ». Dur mais lucide constat du travail à accomplir... Taiji Kase débarque à Paris alors que le karaté français n'en est encore qu'à ses balbutiements. S'il n'est pas le premier karatéka japonais à exercer une influence sur le karaté français, la sienne sera décisive. Formé à la dure école du dojo de Yoshitaka Funakoshi, de l'armée japonaise... et à celle des rixes nocturnes de cette époque troublée, maître Kase est un combattant hors pair qui n'a aucun mal à démontrer par l'exemple que les gestes de son karaté traditionnel sont aussi efficaces que purs... Il saura aussi faire entendre le message de l'exigence, celle du travail et du courage, qui formera plusieurs générations d'experts exceptionnels, polis par des heures de répétitions et d'efforts « à l'ancienne ». Parallèlement, il fera sortir le karaté français du niveau technique frustré dans lequel il se trouvait alors, approfondissant l'étude des gardes, des déplacements et des esquives, la stratégie de combat, démontrant le premier le travail mains ouvertes. Il a apporté énormément à la science du karaté français sportif autant que traditionnel, contribuant plus largement qu'aucun autre à édifier le socle sur lequel il s'est élevé pour devenir l'un des plus grands du monde.





TAIJI
KASE

SENSEI

H O M M A G E

SES MAÎTRES

« Le Shihan du Shotokan-Dojo était Funakoshi Gichin et le second Shihan, son fils Funakoshi Yoshitaka. Comme instructeur, celui qui m'a le plus enseigné était Hironishi Genshin. Nous allions aussi aux cours de karaté de l'université, qui invitait régulièrement différents instructeurs, un différent par semaine. Nous étions très impressionnés par Funakoshi Yoshitaka, qui avait révolutionné le karaté dans le sens du dynamisme, de la rapidité, de la puissance. Il a créé la position fudo-dachi pour effectuer ses techniques explosives à longues distances. Quand il démontrait, on ne voyait que l'éclair blanc de son keikogi et ses coups de pied enchaînés claquaient comme des éclairs. Quand il faisait le kata, les gens autour avaient une sensation de malaise, de danger imminent. Le Sensei Okuyama était terrible aussi. Dans les passages de grade, il faisait souvent un combat avec les nouveaux aspirants et les laissait totalement sans réaction. »



34 DÉCEMBRE 2004

LA PROGRESSION IDÉALE

« Avec cinq ans de pratique, on obtient la ceinture noire. Les techniques de base sont mémorisées, c'est le "baccalauréat". Après dix ans, on a de bonnes bases techniques. C'est à ce niveau seulement que l'on peut prétendre commencer à enseigner régulièrement. En quinze ans, on a eu le temps de former parfaitement le corps et les techniques viennent spontanément. L'esprit s'éveille. C'est le niveau 4^e dan. Avec vingt ans, au niveau cinquième dan, c'est la compréhension du karaté qui s'approfondit. Le mental, toujours en éveil, s'élève à la dimension du physique. À partir de ce temps de pratique, on ne change plus de voie, le destin est tracé. Trente ans... Avec une pratique régulière, c'est le temps de l'accomplissement : le corps exprime la pensée naturellement, en parfaite harmonie. Plus tard, vers les quarante années de pratique, aux alentours du 8^e dan, une certaine forme de sensibilité spirituelle, télépathique, se développe. À ce niveau, c'est l'esprit qui progresse... Pendant tout ce parcours, la réflexion, la remise en question intérieure accompagnent le travail physique. Pratique et réflexion ne doivent pas être séparées. Dans les premières années, la mentalité est primitive, l'opposition agressive. En évoluant, on comprend que la pratique du karaté-do, ce n'est pas de tuer l'autre, mais de l'aider à progresser à son tour dans la voie. L'adversaire devient partenaire... »





Francis DiDier « UN FLAMBEAU VIENT DE S'ETEINDRE »

« Nous nous attendions un peu à cette nouvelle car il avait accumulé les graves soucis de santé récemment, mais aujourd'hui, je suis triste. Je pense à sa femme et à ses deux filles à qui j'adresse toutes mes condoléances, notamment Sachiko, avec laquelle nous avons été constamment en contact pour avoir des nouvelles. Je pense aussi à tous ceux qui le suivaient depuis tant d'années... Il va y avoir un grand vide. J'ai commencé le karaté en 1964. Dès que Taiji Kase est arrivé, mon professeur a fait en sorte que nous profitions de son enseignement. Je me suis entraîné avec lui à la Montagne Sainte-Genève où il a commencé. C'était la bonne époque. Nous avions un karaté statique, il a emmené le mouvement, le dynamisme. Pour nous, il était le niveau à atteindre, quelque chose que l'on attendait depuis longtemps de voir incarné. Quand il enseignait quelque chose, il l'avait éprouvé et étudié. Il pouvait l'exprimer physiquement. Mais je me souviens aussi de son attitude amicale, facile d'accès. Après les entraînements, comme des étudiants avec leur professeur, on allait au café du coin et il nous accompagnait. C'était simple. En même temps, il était pudique sur son jardin secret, sa vie de famille qu'il vivait à la japonaise. Sa disparition est une perte importante. De cette génération d'expert, celle des pionniers, ils ne sont plus très nombreux. Avec Taiji Kase, un flambeau s'est éteint. Il appartient à d'autres de le prendre et le relever, mais la Fédération Française de Karaté, quoi qu'il en soit, honorera régulièrement sa mémoire. »

LE PLUS IMPORTANT...

« Il n'y a pas de mystère en karaté-do, mais un très long chemin. Un chemin sur lequel tout le monde peut avancer et passer d'un niveau à l'autre pourvu qu'il emprunte la bonne direction. Moi-même, je suis arrivé à beaucoup de choses sur ce chemin, je sens que je suis proche d'en atteindre d'autres que je n'ai pas encore découverts. La bonne direction, c'est celle du travail. Car ce n'est pas seulement le nombre d'années, mais la qualité de la pratique pendant toutes ces années qui est vraiment importante. C'est la seule manière de progresser vers un karaté plus avancé. C'est pourquoi quand on me demande ce qui est le plus important dans la pratique, je dis que c'est le nombre et la qualité des répé-

titions de techniques ou de combinaisons. Mais il faut toujours chercher à ne pas faire n'importe quoi. Ainsi quand on fait cinq cents, mille ou dix mille tsukis, on doit analyser et ressentir – par la tête et le corps – parmi tous ses gestes, les deux ou trois qui ont été les meilleurs et s'interroger sur ce qui les distingue, et pourquoi à ce moment-là. La fois suivante, vous faites vos tsukis en cherchant la même sensation et vous parvenez à la reproduire dans une série plus courte. De cette façon, on gagne en qualité de travail, répétant plus fréquemment des techniques justes. Passer du quantitatif au qualitatif est essentiel, c'est ce qui est vraiment important dans le processus d'apprentissage. »

UN CONSEIL

« On comprend souvent mal la maxime de Funakoshi Gichin : « Karaté Ni Sente Nashi » (En karaté, il n'y a pas de première attaque). Il faut chercher le sens de ce concept très profondément et ne pas se contenter de l'analyser sous un angle technique. À mon sens, il exprime le fait qu'il faut parvenir à un niveau tel que l'on puisse suggérer à l'adversaire un doute suffisant pour l'arrêter, qu'il perçoive mentalement qu'il vaut mieux pour lui ne pas attaquer. Et non seulement qu'il perçoive cela, mais aussi qu'il l'accepte comme dans un ordre naturel. C'est, je crois, le véritable sens de la maxime « Karaté Ni Sente Nashi » : que l'adversaire renonce à sa première attaque et qu'ainsi l'agression n'ait pas lieu. »